avril 1923

janvier 1924

Staline ton père, la patrie ta mère

Deux femmes, deux époques, une ville : Moscou. Dans ce récit explorant les contradictions du féminisme d'État prôné par le régime soviétique, la voix de la grand-mère de la narratrice, née en 1930, se glisse dans les interstices.

MARINA SKALOVA

Je suis assise derrière mon bureau tout en bois ancien de la Bibliothèque du nom de Lénine. Des armoires en bois massif longent les murs des trois grandes salles de lecture réparties sur trois étages. Chaque salle arbore des luminaires ornés de cierges, en-dessous desquels s'étendent des dizaines de pupitres, dont les espaces de rangement s'étagent en hauteur. De petites lampes vertes y sont accrochées à l'aide de supports dorés. Des plantes trônent en haut de chaque pupitre, alignées sur le côté droit. Elles exhalent un infime surplus d'oxygène, aussitôt absorbé par les corps aux régulières respirations nasillardes ou étouffé par les moquettes peluchantes. La pièce est aérée à heure fixe, selon un emploi du temps placardé sur la face intérieure de la porte d'entrée.

J'occupe la place surplombée de l'écriteau « Réservé aux invalides et aux vétérans de la Grande Guerre patriotique ». C'est la seule à être dotée d'une prise, d'une multiprise même, qui attire de façon magnétique tous les appareils électroniques de la salle. J'ai besoin de brancher mon ordinateur. Les vétérans de la Grande Guerre patriotique, ou Grande Guerre des Pères – comme on appelle la Seconde Guerre mondiale – seront bientôt centenaires. Je doute qu'ils viennent recharger leurs MacBooks et leurs iPhones à la bibliothèque.

Les éditions de la revue *Rabotnitsa (La Travailleuse)* s'empilent sur un charriot à côté de mon bureau. Créée en 1914, à l'initiative de Lénine, « pour la défense des intérêts du mouvement des travailleuses », *Rabotnitsa* cesse de paraître quelques mois après sa création et renaît en tant qu'hebdomadaire pendant la période révolutionnaire, en 1917-1918. Elle s'interrompt de nouveau jusqu'en 1923, avant d'adopter un rythme de croisière bimensuel, puis mensuel à partir de 1943. Véritable organe étatique où s'inscrit le regard officiel sur « la question féminine », elle accompagne le régime soviétique jusqu'à son déclin. Elle continue à être éditée aujourd'hui par une maison indépendante.

Je feuillette ses pages grésillantes, enserrées entre des couvertures de carton doublées de cuir, orangées par les années, sur lesquelles s'entassent des caractères de typographie uniforme, à la police minuscule, presque illisible, avec un infime interligne. L'espace de la page était onéreux : il ne fallait pas le dilapider ; compacter l'encre noire sur une surface toujours plus étroite. Le ton est sec, factuel, des comptes rendus surtout, parfois des récits à visée didactique, des poèmes, des pièces de théâtre – et d'incontournables pages mode. Les colonnes proposent des sujets aussi diversifiés que l'enseignement pour femmes dans les écoles militaires, la 31e assemblée des travailleuses métallurgistes en Géorgie, les délégations d'ouvrières de l'usine de chaussures « Commune de Paris » à Dniepopetrovsk, la célébration des 5 ans de l'Armée rouge par les femmes de l'Oural, les portraits de la « brigade » des meilleures travailleuses, des productrices de caoutchouc synthétique ou des conductrices de tracteurs des kolkhozes du Caucase du Nord…

Les pages se brouillent. Se ressemblent, ne se confondent pas. Tambour battant, tourbillon indigeste, essoreuse mentale. Des lignes de force se dessinent, effilées comme les jambes de ballerines sculptées par des années de répétition sans imagination. Au début des années 1920, les femmes portent des foulards rouges et des drapeaux, elles lèvent le bras, sont en bonne place dans les cortèges, votent ou hurlent l'émancipation. La décennie qui suit est plus sombre, sous Staline, l'effort révolutionnaire s'efface au profit de la machine de guerre. Il faut turbiner. L'encre de couleur cède sa place à des photographies austères, les femmes sont à califourchon sur d'imposantes machines, disparaissant dans les rangées décuplées à l'infini des grandes usines.

1922. Page santé. Un article prône les bienfaits de la couverture sociale qui s'étend à toutes les travailleuses, protège les femmes enceintes et les mères célibataires, institue un congé de maternité de quatre mois (deux mois avant et deux mois après l'accouchement), assure des revenus aux mères au chômage. Elles bénéficient également d'une couverture médicale gratuite, d'un accès aux crèches et aux maisons de l'enfance.

1923. Reportage. Le 8 mars, pour la Journée internationale des travailleuses, les femmes travaillent bénévolement pendant leur jour férié. Elles cotisent en faveur des mères sans emploi. Après le travail, elles mettent en scène un petit spectacle pour sensibiliser les ouvriers à leur cause. Pour l'occasion, les hommes s'occupent seuls de faire mijoter la soupe. Sauront-ils faire marcher la gazinière, respecter les temps de cuisson ? Ces inquiétudes hantent les conversations.

mars 1924

octobre 1924

Цена 20 коп.

Рис. 1.

Рис. 2.

соединить, как указано на чертеже. Точку „36“ через „33“ соединить с точкой „30“ на нижней линии. Между точками „30“ на верхней линии и „30“ на второй линии провести прямую линию, сверху вниз. Между точкой „36“ и „30“ на верхней линии провести кривую линию, как указано на чертеже. Тучку „30“ соединить с „17“ прямой линией. Между точками „8“ и „23“ вырисовать карман, как показано на рисунке. Это будет передняя половинка брюк (очерченная на чертеже толстой линией).

Далее приступаем к кройке задней половинки. На чертеже она указана пунктиром (линиями из точек).

Для этого берется второй лист бумаги, проводится слева прямая линия и ставится точка „О“. От точки „О“ вниз откладывается: 22 сантим., 41, 55, 87 и 135. Далее от точки „22“ влево отложить 3 сантим., а вправо провести прямую линию, на которой и отложить 22 и 24 сантим. От вновь найденной точки „22“ вверх отложить 6 сантим. От „44“ влево по линии, через точку „4“ откладывается 6 сантим. От „55“ через „8“, „23“, „30“ и „36“ отложить 42 сантим. От „87“ через точку „33“ отложить 37 сантиметр. От „135“ через точки „6“ и „30“ отложить 55 сантиметр. Затем все найденные точки „6“, „3“, „6“ и „6“ соединить прямыми линиями, указанными на чертеже пунктиром. Точки „6“ и „35“ соединить как указано на чертеже. Точку „42“ через „37“ соединить с точкой „35“. От „42“ до „6“ вырисовать линию (кривую), как указано на рисунке. Обведенные пунктиром линии и дают выкройку задней половинки брюк. При черчении выкройки надо все время смотреть на чертеж и следить за цифрами, чтоб их не перепутать. На швы везде припущено.

С. Шавердин.

РАБОТНИЦЫ, ПИШИТЕ В СВОЙ ЖУРНАЛ.

ПРИСЫЛАЙТЕ СТАТЬИ И ЗАМЕТКИ из вашей жизни в семье и на фабрике.

Не стесняйтесь, что плохо напишете. Исправим все и напечатаем.

Присылайте фотографические снимки.

Тип. П. Т-ва „Кооп. Изд.“ Москва, Б. Дмитровка, 26.

1924. Scène de théâtre. Pendant la pause déjeuner à l'usine, les femmes parlent mariage et vie intime. L'une confesse avoir deux maris. Les autres condamnent la chose. Mais ne peuvent réprimer leur curiosité. Sourire au coin des lèvres pour certaines, expression scandalisée chez les autres, elles la criblent de questions. La première narre alors l'attente douloureuse de son mari, trois années durant, après son départ pour le front en 1917. Leur enfant meurt, elle se retrouve seule. Un homme rencontré à l'usine l'écoute, la soutient. Ils décident de se marier. Quelque temps plus tard, le premier mari revient. Elle ne peut se résoudre à quitter ni l'un ni l'autre. D'un ton condescendant, l'une des femmes décrète que les douleurs à la poitrine de la pécheresse sont la marque de la punition divine.

1926. Commémoration. Deux ans depuis la mort de Lénine. Les ouvrières pleurent leur professeur. C'est grâce à lui, grâce à lui seul qu'elles ont trouvé le courage de se dérober à l'emprise exclusive de leur mari pour se mettre au service de la société. En sus du travail à l'usine, elles ont intégré délégations et syndicats. Sans leur Guide, leur Père, rien de tout cela n'aurait été possible.

1928. Des encarts, accompagnés de photos, donnent des conseils pour déboucher le lavabo efficacement et montrent comment gagner du temps sur la lessive en la faisant tremper toute la nuit dans une grande baignoire écumante d'eau savonneuse.

Je pourrais céder à l'enthousiasme face à ces avancées sociales précoces – et emporter le lecteur avec moi dans ce tourbillon de mots et d'images qui chantent. Il faut préciser ici que Lénine et le gouvernement bolchévique n'ont rien inventé. Plutôt, ils ont repris à leur compte les revendications portées par les mouvements féministes qui avaient émergé en Russie dès la fin du XIXe siècle. Avec la révolution, hommes et femmes sont sommés de mettre la main à la pâte pour construire les lendemains meilleurs : hors de l'usine, dans les cuisines familiales, l'émancipation des femmes n'est pas vraiment à l'ordre du jour. Jusque dans les ministères pour les droits des femmes nouvellement créés, leur libération individuelle reste décriée comme revendication bourgeoise.

À la sortie de la bibliothèque, je m'arrête devant les gravures et statues dans le métro, arpente la Nouvelle Galerie Trétiakov, contemple les peintures du réalisme socialiste que je n'avais jamais regardées d'aussi près. Des femmes toujours décemment vêtues, une chemisette sur les épaules, de légères rondeurs, jamais trop ostensibles, jamais non plus assez sensuelles pour que leurs corps appellent l'érotisme. Ces corps ne subjuguent pas. Ils nagent, jouent au volley-ball, font du vélo, des plongeons dans le vide ou des sauts en hauteur. Ils courent entre des pins, lancent des ballons, portent des poids, brandissent des drapeaux, saluent les héros qui reviennent du front, s'élancent pour participer à des meetings, portent la parole ouvrière dans les congrès de toute l'Europe. Ce sont des corps solides, des corps travaillés non pas au nom de la beauté plastique, mais de l'amour de la tâche. Ce sont des corps toujours au service de, peaux lisses et muscles sculptés, tout entier dédiés au culte de l'effort.

Ce sont ces corps qui enfilent les bleus de travail, taillés spécialement pour suivre la courbe des hanches et s'adapter au dessin des épaules. Ces corps qui manient des pioches, assemblent des pièces, enfilent des boulons, empilent des pavés, tournent des manivelles, enfourchent des machines en acier, manufacturent des cartouches, des canons, des pièces de fusils et de fusées, conduisent des tracteurs, pilotent des trains, des pétroliers, des avions, s'affairent dans les mines et les raffineries, les kolkhozes et les champs, conçoivent des stations de chemin de fer, des ponts, des centrales électriques et des constructions navales, mettant toute leur force musculaire et cérébrale au service d'une ingénierie toujours plus gigantesque, élancée de toute sa lourdeur vers la construction du monde à venir. Une fois la guerre venue, ce sont aussi elles qui pansent les blessés, portent les brancards, deviennent téléphonistes, agentes de transmission, éclaireuses, tireuses d'élite, sergentes de la garde, sous-lieutenantes, lieutenantes, capitaines, colonelles, chirurgiennes, résistantes.

Pourtant, elles ne cessent jamais d'être des mères. Foulard écarlate sur la tête, elles tendent des seins opulents à des nouveau-nés affamés. Flanquées d'un garçon et d'une fillette aux cheveux couleur blé, foulards de pionniers lacés autour du cou, elles veillent

janvier 1926

février 1926

mars 1926

sur l'impérissable famille soviétique. Les enfants naissent heureux, heureux sous le signe de l'étoile rouge. Toutes les affiches célèbrent ce valeureux investissement. Joufflus, teint doré et cheveux bouclés, ils font le bonheur des mamans qui les retrouvent à la sortie de l'usine.

*

La maternité portait le nom
de Nadejda Kroupskaïa,
la femme de Lénine.
Les conditions étaient très modestes.
Nous étions dix dans la tente,
dans la palatka,
c'est comme ça qu'on appelait la chambre.
Ils ne laissaient rentrer personne,
ni les grands-mères,
ni les copines,
ni les maris.

On craignait les staphylocoques,
ils nous gardaient sous cloche
à cause du risque d'infection.

Il y avait trois catégories :
les médecins, les infirmières et les nounous,
les nyanyi.
Les médecins, nous les voyions peu,
ils venaient seulement en cas d'urgence.
Les infirmières, nous les voyions
un petit peu plus,
elles faisaient des piqûres,
donnaient des médicaments.
Elles nous engueulaient :
« Qu'est-ce que t'as à geindre,
tu te croyais au sanatorium ? »
La plus grande partie du travail,
c'étaient les accoucheuses,
les nyanechki.
Elles prenaient soin de nous,
elles nous lavaient.
Elles nous traitaient,
je ne sais pas,
d'une façon un peu plus humaine.
Elles nous parlaient.
À ce moment-là,
les mots ont une grande importance.

Dans l'usine à naissances,
la rodilka,
il faisait chaud.
Nous hurlions.
Nous hurlions toute la nuit.
Nous hurlions comme des égorgées.
Il n'y avait pas d'anesthésiants,
de techniques pour faire passer la douleur.
Rien.
Jamais.

Un policier a frappé à la fenêtre :
« Les gonzesses, arrêtez de crier,
vous allez réveiller tout le quartier ».
Une fois l'enfant sorti,
elles nous le montraient très vite :
« Mamounette, regarde, c'est un garçon »
puis il était emmené à part
dans une autre pièce.

Les hommes étaient dehors,
ils attendaient à la fenêtre,
derrière les vitres embuées par la sueur,
ils hurlaient :
« Fais-voir par la fenêtre !
Montre-voir la descendance ! »
Les enfants étaient dans une pièce spéciale
avec des petits lits,
allongés tout emmaillotés,
des baluchons de petits humains.
Chaque petit baluchon
portait plusieurs étiquettes
avec son nom de famille.

Debout sur le seuil
à la sortie de la maternité
les nyanyi *hurlaient :*
« Petrov ! Ivanov ! »
Elles lisaient les noms
et les pères accouraient.
On leur distribuait les bébés.
Les femmes arrivaient derrière.
Elles clopinaient avec leurs sacs.

*

Tous les jours, je me fais rabrouer par les employées de la bibliothèque, toutes des femmes à l'exception des agents de sécurité à l'entrée et de l'agent de police à la sortie. La moue réprobatrice, elles me signalent que mes collants sont déchirés ou que mon sac plastique – dans lequel je dois faire tenir toutes mes affaires, les sacs à dos étant interdits – est troué. Lorsque j'essaie de consulter des documents en accès libre, elles m'enrôlent dans une procédure de signalement et d'enregistrement. La plupart de mes demandes, emprunter un chariot ou déposer mes livres le temps d'aller manger, se soldent par un refus catégorique. On me demande de supprimer les zéros de mon numéro de lectrice sur une dizaine de bulletins de commande. Une fois ceci réalisé, mes bulletins sont déclarés invalides car il aurait fallu que je remplace les zéros par des tirets. Si par malheur j'oublie un chiffre, elles lèvent les yeux au ciel et parlent de moi comme d'une demeurée, à la troisième personne. Elles s'adressent au seigneur pour s'enquérir de ce qu'elles ont fait pour mériter une telle punition.

À l'entrée de la bibliothèque, chaque lecteur se voit remettre un formulaire de format A7 sur papier recyclé : tous les livres commandés y sont recensés. Une fois rendus, les bibliothécaires les biffent, de façon à ce que le bulletin soit remis vierge de documents à la sortie. Quand je retrouve ce petit papier légèrement déchiré au fond de mon sac plastique, écrasé par mon ordinateur portable, elles décrètent l'état d'urgence. *Pas un petit papier, un document de la plus haute importance, un document de la plus haute importance. Vous ne pouvez pas sortir avec un bulletin déchiré. Le policier va vous cueillir à la sortie.* Le chaudron se met en branle, elles bouillonnent en chœur : *Qui allons-nous trouver pour le recoller maintenant, qui acceptera de passer un coup de scotch. Moi je ne peux pas, je n'ai pas le droit, je ne sais pas, trouvez quelqu'un qui voudra bien le faire.* Je trouve. Le déferlement s'apaise. La clameur s'exténue.

Mon corps est mis à contribution. Je porte des piles de livres par douzaines, tours brinquebalantes que je serre contre ma poitrine lorsqu'il s'agit d'ouvrir les lourdes portes, me casse le dos à force de monter du premier au quatrième étage par les escaliers en bois massif, me coince tous les nerfs déjà crispés par les échanges avec les bibliothécaires. Tout pèse des tonnes. Tout fait mal. Je ne suis pas de l'étoffe de celles qui soulèvent des canons, portent les morts et les blessés écrabouillés par les tanks, hissent des cadavres sur des brancards. À l'époque où j'ai été élevée, l'idéologie dominante disait qu'il fallait protéger les femmes. Les préserver des travaux lourds, les dérober à l'emprise du travail manuel. En 1986, Mikhaïl Gorbatchev publie son célèbre ouvrage *Perestroïka*. Les femmes sont harassées par les lourdes tâches assignées pendant toutes ces années, épuisées par les attentes dans les queues interminables, lessivées par des années de double charge mentale dont aucune révolution n'a ébranlé les fondements. Désormais, écrit le secrétaire général du Parti communiste, il faut qu'elles se reposent, vaquent à « leurs missions féminines premières » et accomplissent paisiblement leur devoir biologique. En 1993, une circulaire est votée (mais est-elle seulement votée ?) en ce sens. L'accès à 456 professions est interdit aux femmes, les métiers impliquant de porter des poids de plus de dix kilos ou qui s'exercent sous terre, mais aussi de conduire des camions, des métros ou des trains, tant d'activités censées nuire à leur sacro-sainte fonction reproductrice.

*

Mais le pire, c'étaient les avortements.
On raclait ta chair à vif,
on rabotait ta viande nue.

Tu entendais les bouts de chair
décapés sur les parois de l'utérus.
Et les médecins disaient :
« Arrête de crier, arrête de crier,
tu me déranges,
je travaille à l'oreille.
Il faut que j'entende les coups de raclette.
Je vais te trouer l'utérus si tu fais du bruit. »
Leur regard sur nous était abominable.
« Baiser, t'as su le faire, t'as pris ton pied,
et maintenant tu veux pas accoucher ? »
Les médecins nous traitaient de traînées.
Nous étions comme des animaux sauvages.
Des chambres immenses, des draps sales,
ils étaient peut-être conformes
aux prescriptions hygiéniques,
mais ils étaient jaunes,
on les stérilisait avec une dilution spéciale,
de la margantsovka,
un antiseptique couleur fuchsia,
délavé,
il faisait des taches jaunes.

Et puis, Staline a complètement interdit
les avortements.
J'ai avorté plusieurs fois.
Tu devais passer devant une commission.
Tu devais avoir une justification médicale.
J'avais déjà une fille de deux ans,
je venais de terminer mes études, je risquais
de perdre ma qualification professionnelle
si je ne commençais pas à travailler.
Je l'ai expliqué.

avril 1930

Ils ont eu pitié de moi.
J'ai eu une autorisation exceptionnelle.
Les conditions n'étaient pas meilleures.
Tu savais juste que les dégâts ne seraient pas criminels.
Car énormément de femmes en mouraient.
Elles mouraient car elles allaient
chez des babkas,
des vieilles, au noir,
elles leur faisaient Dieu sait quoi.
Sans hygiène, sans niveau médical, sans rien.
Elles les laissaient partir au bout d'une heure.
Elles rentraient chez elle.
Elles commençaient à perdre du sang.
C'était l'horreur.
Je ne connais pas les statistiques
mais je sais qu'énormément de femmes
sont mortes comme ça.

*

Et puis arrivent les années 90, arrivent les femmes dénudées sur les couvertures des magazines, les parois des cabines téléphoniques, les arrêts de bus, les immenses publicités sur les banderoles au-dessus des autoroutes, les crèmes de jour et les crèmes de nuit, les déodorants, les crèmes dépilatoires, les maillots parfaitement épilés, la compétition pour les tailles de soutien-gorge, la lingerie en dentelle, les talons aiguilles, les opportunités de mariage en Europe ou aux États-Unis, et les salons de beauté à chaque angle de rue, les salons de beauté par milliers, au moins une dizaine dans chaque rue, et les cliniques de chirurgie esthétique, dont les flyers tapissent les ascenseurs et s'amoncellent dans les boîtes aux lettres.

Au centre de fitness où je m'entraîne moi aussi à sculpter un corps usé par les mois de grossesse, des images d'athlètes surréalistes, aux silhouettes en spirale, les membres bombés par des muscles titanesques, jonchent les murs. Des femmes aux seins colossaux et aux corps plus-que-parfaitement musclés se dressent jambes écartées, placardées de façon à aveugler tout l'espace visuel. Le mode d'affichage est régi par les mêmes lois que celui des images de propagande. Les posters jouxtent des cadres d'apparence ancienne, accueillant des pastiches de peintures équestres montrant un Napoléon Bonaparte en grande tenue, à cheval sur des zèbres. Le club de sport s'appelle Zebra. Des jeunes filles aux corps fuselés trémoussent des popotins parfaitement rebondis dans des shorts jaunes ou roses, moulantissimes. Des gars à gros bras font danser des haltères en leur jetant des regards assurés de la victoire – *pobeda* en russe, horizon des sportifs comme des militaires.

Ici, le corps n'existe que sous sa forme dressée et redressée. Les pompes répétées jusqu'à ce que les abdominaux se fassent matelas pneumatique, gonflé de force afin de devenir aussi dur que les structures héritées de la machine totalitaire. La grossesse est un moment où l'on s'empiffre, lâche l'entraîneuse sur un ton de réprimande. Son corps semble avoir surgi d'un jeu vidéo, tant les muscles sont galbés, les courbes dessinées. Comme dans ces applications où chaque partie du corps peut être détachée puis modelée grâce à un choix d'options colorées.

Plus tard, je me rends à une lecture contre les violences familiales. Une manifestation de soutien aux sœurs Khatchatourian, trois jeunes femmes arrêtées à l'âge de 17, 18 et 19 ans en 2018, encourant vingt ans de prison pour le meurtre de leur père, prédateur notoire ayant abusé d'elles pendant des années. Les violences domestiques ont été dépénalisées il y a deux ans de cela – aux yeux de la loi, elles sont considérées comme des affaires privées. Une femme peut être violée et tuée par son mari : c'est une histoire de couple. Mais au pays des Tsars, de Lénine, Staline et Poutine, on ne rigole pas avec le parricide.

Le club où se tient la lecture s'appelle *Avangarden*, un QG autoproclamé de l'avant-garde niché dans une arrière-cour aux façades délabrées, sans jardin mais avec un restaurant chic à l'entrée. Dans la cour, les journalistes pullulent. Face aux caméras, un jeune homme explique qu'une femme marchant en minijupe en pleine nuit ne désirerait en rien être violée – elle aurait tout au plus des problèmes psychiques. Je passe devant le videur, vide mes poches, non, rien à déclarer, pas même une bombe lacrymogène me demande-t-il, non, même pas. Je pénètre une grande pièce vide, murs blancs immaculés, un éternel lustre au plafond, m'évoquant davantage le salon de grand-mère qu'un repaire de la jeunesse subversive. Je me demande d'ailleurs comment l'idéologie révolutionnaire a pu préserver ces innombrables luminaires bourgeois, cloches de conservation sous lesquelles défilent aujourd'hui des têtes aux cheveux verts ou roses, courts ou rasés ; une population majoritairement jeune et féminine, parfois transsexuelle, impatiente d'en découdre avec l'ordre patriarcal qui l'a vue grandir. Le public est assis par terre. L'une après l'autre, plus d'une cinquantaine de lectrices s'avancent pour déclamer leurs poèmes. Debout, avec emphase, le corps entier impliqué dans l'acte de lire, elles font résonner des textes corrosifs, rongés par la toxicité de la vie domestique, dont les silences vibrent sous les plafonds marbrés de la pièce. Elles disent l'insistance de maris brusques, la violence d'hommes amoureux en droit d'exiger et de prendre, font surgir des enfers familiaux, huis-clos *mère enfant père violent*, familles nucléaires radioactives. Des pères aimant leurs filles en les haïssant, ne les laissant pas grandir, enlevant leurs culottes, touchant leurs fesses, violant leur mère dans les cuisines. Des mères préférant subir que de se retrouver seules, espérant que le père parte ou meure, des mères ayant cessé de parler et de geindre et de se plaindre, des mères demandant aux filles d'obéir et d'écouter les pères, des mères couvrant la violence, des mères dépérissant et mourant. Toutes les petites filles rêvent de tuer leur père, affirme l'une des lectrices. Avant de commencer à lire ses textes, une autre, épaules larges, stature carrée, raconte, la voix tremblante, avoir renversé de l'eau bouillante sur la tête du sien pour défendre sa mère. *Byot, znachet lyoubit – S'il cogne, c'est qu'il aime*, ce dicton traditionnel revient au gré des poèmes, slamé rappé performé – *Byou, lyoublou ; lyoubil, byl, byl, lyoubil* – presque la même racine verbale ; dans cette langue, la corrélation de la violence et de l'amour tient de l'évidence. Et la scansion reprend, dit les corps roués de coups, les devoirs conjugaux dans les lits, *mais de quelle violence tu parles ?*, ou sur les capots de voitures, bassin écrasé, la main sur la bouche pour qu'enfin elle cesse de crier et comprenne qui commande, *ne me gonfle pas salope ce sera pire, mais t'as cru que t'étais un être humain…* Corps masculins s'affaissant de tout leur poids, corps féminins qui résistent, corps féminins qui restent. La langue comme lieu d'existence, le texte comme territoire du corps. Être une femme c'est être un texte, transformer la conscience en lettres et le corps en mots, dit l'une d'entre elles.

Ce texte a été écrit lors d'une résidence de trois mois de Pro Helvetia à Moscou. Il fait partie du nouveau chantier de l'auteure, consacré aux droits des femmes dans la Russie soviétique et post-soviétique.

mai 1930

février 1932

juin 1932